

Nous vous offrons quelques fragments de lettres écrites par Alfred-Eugène Casalis ¹
Comme une fleur exhale son parfum, son écriture élégante, sensible et réconfortante, révèle comment il a fusionné dans un seul Amour, l'Amour de Jésus-Christ, de la Patrie, de l'humanité et dans quel état d'esprit ce jeune homme de 19 ans de la classe 1916, s'est engagé volontairement alors qu'il venait de commencer sa deuxième année à la Faculté de théologie de Montauban.

"La marche à l'Etoile"



Alfred-Eugène Casalis, né le 24 février 1896
A Morija, au pays des Bassoutos, (Afrique du Sud) où
ses parents étaient missionnaires
(Caroline Bost, sœur de Grany et Alfred Casalis)

Avant l'appel

Montauban, 5 Novembre 1914

... Tout est extraordinairement calme ici : les gens, la ville, les plantes, les animaux même.

Tout est plein de soldats, c'est la seule chose qu'on remarque.

On se sent loin, loin de la guerre, comme si elle se passait quelque part dans le temps et dans l'espace et qu'ici on n'y fut pas.

Mais il ne faut pas. Il faut réagir. Il faut sentir que s'ils se battent, et luttent et souffrent, et meurent, c'est bien pour nous et que cela nous crée des devoirs : devoir de penser à eux, de travailler pour faire grande et belle la Patrie qu'ils défendent, de prier pour eux, si on a la foi.

Et puis, notre heure viendra peut-être aussi. Et, pour elle, en attendant qu'elle sonne, il faut se recueillir, ouvrir les yeux devant la mort, apprendre à vivre avec elle à nos côtés, pour que sa venue ne nous surprenne pas, se préparer à la recevoir comme l'hôte de marque qui nous emmènera vers la vie.

Et puis encore, il faut chercher à voir si l'on peut se battre, si l'on a l'âme assez vide de haine pour se battre sans animosité, si on a le cœur assez vibrant d'amour pour se battre « pour les autres » et non pour « sauver sa peau », si on est assez décidé à être un champion du Droit, de la Justice et de la Liberté, si on aime assez la justice qu'on fera après, pour se battre avec la certitude que notre victoire donnera, à l'œuvre de régénération universelle, un bon ouvrier de plus ...

Et puis il faut guetter, guetter toute souffrance qui nous entoure pour la soulager, toute injustice qui nous frôle pour l'écraser, toute justice qui pointe pour aller à son aide et la faire triomphante.

C'est notre « Veillée d'armes ». Et notre mot d'ordre ici, c'est « *Christ et France* ».

16 novembre

Depuis le début de la guerre, j'ai pensé avec une infinie reconnaissance à tous ceux qui sont allés se battre pour que nous puissions rester dans la sécurité et la paix. Et je songeais surtout à Paul* et à ceux auxquels le rattachaient son rêve de justice sociale et la volonté commune de délivrer l'humanité de la guerre. Je pensais avec admiration à tous ces pacifistes qui, dans un douloureux effort, avaient réussi à souder ensemble leur idéal de paix et la nécessité de se battre.

Lui ne verra pas le triomphe ; il n'aura connu que le sacrifice. Mais nous qui restons, qui sommes maintenant la « jeune France », nous faisons serment, sur ces tombes fraîchement remuées, de reprendre l'œuvre de nos aînés. Qu'ils soient en paix ; notre vie, désormais, est consacrée à leur Idéal qui est devenu le nôtre. Et, avec l'aide de Dieu, nous ferons victorieux cet Idéal.

A la caserne

... Je suis soldat, de ma propre volonté, et non par un coup de tête... Que voulez-vous ? On a beau être pacifiste, il y a des circonstances où rien ne peut vous retenir. D'abord, quand on voit quelles atrocités nos ennemis commettent, on comprend qu'il faut en finir au plus vite avec eux et, si l'on peut y aider, se mettre de la partie. Et puis quand on sait qu'il y en a qui lâchent, qui se font « embusquer », on ne peut pas résister ; il faut partir... Et pourtant vous savez si cela est contraire à ma nature, à mon idéal, à ma vocation : moi qui veux me faire une âme de « secouriste » et n'ai qu'une ambition, porter à ceux qui souffrent un cœur compatissant, débordant de paroles d'espérance et d'amour... Et me voici à la caserne...

* mort de son cousin Paul Reuss, tombé au champ d'honneur le 27 septembre 1914

Des Armées de la République, Dimanche, 11 avril.

... Notre voyage s'est terminé hier après-midi, et nous avons maintenant rejoint notre régiment. A 5 heures, nous avons quitté Bar-le-Duc, traversé la ville et pris le train. Lentement, à une moyenne de 15 kms à l'heure, nous avons traversé des lignes de collines, dans la direction de Verdun. Il a plu, neigé, fait froid; mais bientôt nous n'y avons plus pensé. A droite et à gauche nous laissons des villages bombardés, incendiés ; les champs étaient troués par des obus. Partout des douilles d'obus, des boîtes de « singe » vides, de petites lignes de tranchées et des tombes ; de petites tombes, presque aplanies déjà par la pluie et le vent, surmontées d'une modeste croix de bois, le plus souvent anonymes ; çà et là, sur le tertre, un képi, une douille d'obus, une baïonnette. Que c'est triste ces tombes perdues dans les champs qui verdissent !...

... Au-dessus d'Heippes, il y a une colline qu'occupaient les Allemands et qui fut enlevée entre le 6 et le 14 septembre par sept régiments, presque tous de réserve. On se battit très dur. Et, au sommet, il y a une masse de tombes. On dit qu'il y a là 3.000 hommes, tant Français qu'Allemands. Sur la fosse principale, il y a un socle de maçonnerie surmonté d'une grande croix de bois sculptée, avec des inscriptions. Sur l'une des tombes, il y a aussi une grande croix de bois blanc et une couronne avec ces mots : « En souvenir de Roger Couve ». On s'est beaucoup battu par ici. De tous côtés, des villages détruits et brûlés. C'est affreusement triste. Mais j'irai. Je n'ai pas peur. Je suis en paix. Je me sens prêt.

Il m'est infiniment doux de savoir que les prières et les pensées de ceux qui m'aiment, m'accompagnent partout...

15 avril.

Toute la journée, il y a eu dans notre voisinage, un important mouvement de troupes. Dès 6h.30, des régiments défilaient, musique en tête ; puis il a passé des camions, des ambulances, de l'artillerie et encore de l'infanterie... Ce matin, je suis allé faire un tour sur les collines. C'était vraiment exquis, il faisait doux et chaud : toute la vallée était baignée dans une brume bleue, presque transparente, et les peupliers immobiles semblaient de grands pages somnolant au bord du chemin d'argent qui serpente à travers ce jardin de « Belle au Bois dormant ». On n'entendait que le chant des alouettes, broches d'or au ciel de France, et la basse formidable des canons qui n'ont cessé de tonner aujourd'hui.

A 1 heure, départ pour l'exercice. Il fait très chaud. Nous filons à flanc de coteau, puis passons la crête et entrons dans un bois où nous faisons la pause. C'est là (on s'y est chaudement battu) que j'ai cueilli les pervenches et anémones ci-incluses. Les pervenches m'ont fait penser à Morija : tu te rappelles l'allée qui conduisait de la terrasse de la maison Mabile à la petite porte sous les eucalyptus !...

Dimanche 18 avril

... Pour moi la vie militaire a tout simplifié. Les choses ont pris leur vraie valeur, leur pleine signification. Des difficultés qui me paraissaient presque insurmontables ont disparu. Des sacrifices intellectuels que je croyais ne jamais pouvoir consentir, se sont effectués presque seuls, sans douleur. Et il me reste une vitalité nouvelle, un besoin d'action intense. Et puis, toujours la paix. Cependant, j'ai peur de cette paix, pour moi et pour ceux que j'aime, parce que trop souvent, elle n'est qu'humaine. J'entends par là qu'elle est faiblesse, résignation, au lieu d'être la conscience pleine d'un devoir certain et d'une force réelle. Et je prie souvent ! « Seigneur, notre Dieu, notre bon Père, agite nos âmes, pour qu'elles ne soient pas comme des eaux dormantes. Ne permets pas que nous nous endormions dans une lâche sécurité, dans une quiétude inerte, croyant que c'est là la Paix. Donne au contraire, à nos âmes la faculté de souffrir intensément en communion de toute douleur, de se révolter devant toute injustice, de frémir à l'appel de toute cause noble et sainte. ... »

Lettre de M.H.R

Roclincourt, 17 mai 1915

« Le commandant Schmuckel a été tué il y a deux jours et je ne sais si la mort, si vite venue, a pu lui permettre de porter à votre connaissance une nouvelle malheureuse pour laquelle il vous a fallu ou vous faudra, tout votre courage et votre confiance en l'au-delà, tant elle sera pour vous pénible et cruelle... Alfred Casalis, votre fils et mon ami, est mort. Courageusement, il s'est élancé, dans la matinée du 9 mai, à l'assaut des tranchées allemandes, et des balles, qui ne choisissent pas entre les bons et les mauvais, l'ont brutalement fauché. »

« Ainsi se termina, sur la terre, sa courte vie.

Mais l'élan qui l'emportait à l'assaut ne fut point brisé par la balle qui coucha son corps sur le sol. Il continua sa course, le petit soldat, et, d'un bond, s'en fut jusque dans le paradis de Dieu ; où s'acheva sa « Marche à l'Etoile ».

Dans la poche de sa capote, on trouva son testament, écrit d'une main ferme, quatre jours avant l'assaut et dont voici la conclusion :

Sachez qu'au moment de partir, regardant en moi, j'ai cru pouvoir dire sans orgueil et sans fausse honte aussi : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi » - Et je voulais que tous les amis, tous ceux qui vivent avec moi à tout instant et dont le cœur bat avec le mien, puissent redire la parole de notre espérance : « Parce que je vis, vous vivrez aussi ».

¹ rassemblées par sa famille dans un fascicule intitulé : Alfred-Eugène Casalis – en souvenir d'un jeune soldat de la France et de Jésus-Christ (Editions de Foi et Vie); dont voici la préface :

« Ceci n'est pas une biographie. Ce n'est qu'une pieuse mosaïque de fragments de lettres écrites, de la caserne et du front, à ses parents, et à ses intimes, par un très jeune soldat, tombé au champ d'honneur, à dix-neuf ans. Nous les avons recueillies et réunies pour sa famille.

De nombreux amis ayant exprimé le désir de les connaître, nous les publions, malgré leur caractère personnel et familier, dans l'espoir que ceux qui les liront seront réconfortés de voir comment, en servant la France, ce jeune soldat voulut aussi servir Jésus-Christ et, sous la capote bleu-horizon des armées de la République, poursuivit jusqu'au bout sa « Marche à l'Etoile ».